

1862.

et des bestiaux qui se trouvent en nombre considérable sur les bords des Rios Blanco et Atoyac et près des lagunes d'Alvarado. Le 1^{er} novembre, 300 guérilleros furent chassés de Medelin par une compagnie du 95^e et les cavaliers de Stecklin, qui traversèrent résolument le Rio Jamapa, sous le feu de l'ennemi, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Le 16 novembre, le 3^e zouaves et un escadron de chasseurs d'Afrique s'avancèrent jusqu'à Alvarado que l'ennemi abandonna après avoir éloigné le bétail et encloué les canons. Le général Bazaine se disposait à faire continuer le mouvement jusqu'à Tlacotalpan, situé sur les bords du Rio Papaloapan, large et beau fleuve qui traverse une contrée fertile et que les canonnières peuvent remonter pendant plusieurs lieues, mais il en fut empêché par les ordres du général en chef qui lui prescrivirent de ne pas disséminer ses troupes et de ne pas les fatiguer dans des opérations accessoires. Le 3^e zouaves fut donc rappelé à Vera-Cruz ⁽¹⁾.

Occupation
d'Omealca.

Également dans l'espoir d'attirer et d'utiliser pour l'armée les ressources des pays qu'arrosent le Rio Atoyac et le Rio Blanco, un détachement avait été envoyé de Cordova pour occuper l'hacienda d'Omealca à six lieues au sud-est de Cordova, et dont le pont sur le Rio Blanco sert de débouché aux produits des terres chaudes du sud de Vera-Cruz. Quatre compagnies du 1^{er} zouaves, après avoir vigoureuse-

(1) L'opération sur Tlacotalpan ne fut pas abandonnée ; un détachement de 50 volontaires créoles, qui avait été envoyé à Alvarado pour soutenir les cavaliers de Stecklin, occupa Tlacotalpan le 6 décembre ; mais ayant voulu, avec l'appui de la canonnière *la Sainte-Barbe*, relancer les guérillas sur la rive opposée du Papaloapan, cette tentative échoua. Sept hommes furent tués et dix-huit blessés, dont plusieurs restèrent entre les mains de l'ennemi (11 décembre). Les guérilleros étant complètement maîtres du cours supérieur du fleuve, l'occupation de Tlacotalpan n'offrit aucun des avantages qu'on en attendait, et la ville fut évacuée le 22 décembre.

1862.

ment enlevé des barricades établies par l'ennemi au Peñon, dans un défilé formé par des rochers et le lit escarpé du Rio Blanco, s'emparèrent d'Omealca le 13 novembre. Mais fidèles à leur tactique, les Mexicains établirent un cordon de surveillance autour de l'hacienda et arrêtaient les marchandises, qui d'ordinaire prennent cette direction. Ce poste fut abandonné le 26 décembre, dès que commença le mouvement général vers les hauts plateaux.

L'expédition sur Tampico fut la plus importante de ces opérations préliminaires, destinées à faciliter l'organisation des transports.

Expédition
sur Tampico.

Tampico est un port de fondation moderne, situé au nord de Vera-Cruz, à trois lieues de la mer, près du confluent des Rios Panuco et Tamesi, grands fleuves assez facilement navigables pendant 40 à 50 lieues, mais dont l'embouchure est obstruée par une barre dangereuse, impraticable dans les mauvais temps et sur laquelle on ne trouve parfois que 2^m,50 d'eau. Malgré cette circonstance défavorable, le port de Tampico, que des routes commerciales relient d'un côté avec San Luis Potosi, de l'autre avec Vittoria et Monterey, acquit rapidement une grande prospérité. Sa population s'éleva au chiffre de huit mille habitants, et le revenu de sa douane, considérablement augmenté depuis l'occupation de Vera-Cruz par les forces étrangères, constituait une des ressources les plus importantes du gouvernement mexicain.

Par suite du désir, trop scrupuleux sans doute, de ménager les intérêts des neutres et ceux de la population mexicaine, la croisière française avait l'ordre de se borner à arrêter la contrebande de guerre ; Tampico n'avait donc pas eu à souffrir d'un blocus exercé dans de telles

1862.

conditions et les navires de commerce français, auxquels l'accès du port était interdit par les autorités mexicaines ou qui n'y pouvaient entrer qu'à des conditions excessivement onéreuses, étaient seuls à supporter un préjudice. A défaut d'autre résultat, l'expédition projetée devait avoir au moins l'avantage de modifier cette singulière situation ⁽¹⁾.

Le 81^e de ligne fort de 1500 hommes environ, sous les ordres du colonel de la Canorgue, fut désigné pour cette opération dont l'amiral Jurien prit en personne la direction ; il partit de Vera-Cruz le 17 novembre, avec dix bâtiments, afin d'avoir un nombre d'embarcations suffisant pour un débarquement de vive force. Le 22 novembre, les chaloupes, portant 1200 hommes, franchirent la barre et le débarquement s'effectua sans résistance. Tampico fut occupé le lendemain.

Le général Pavon, qui commandait la garnison ennemie, ne s'était pas trouvé assez fort pour défendre la ville, mais avec quelques centaines d'hommes, dont il disposait, il la cerna étroitement en attendant des renforts. La canonnière *la Lance* entra dans le Rio Panuco, elle en remonta le cours pendant environ vingt-cinq lieues jusqu'à Panuco ; les guérilleros la saluèrent au passage de la Isletta par un feu violent de mousqueterie, qui ne lui fit du reste aucun mal.

Outre *la Lance*, l'amiral laissa dans le fleuve une chaloupe et deux yachts à vapeur ; les gros bâtiments se tinrent au mouillage de l'île Lobos prêts à embarquer les mulets promis par le général Lopez ; mais on s'aperçut bientôt que ce personnage ne serait nullement à même de satisfaire à ses engagements. Il aspirait à jouer un rôle poli-

⁽¹⁾ Rapport du commandant du *Berthollet*, 28 oct.

1862.

tique, bien plus qu'il ne se préoccupait de venir en aide à l'armée française. Il s'était installé de lui-même *alcade mayor* de Tampico et dispensateur des revenus de la douane ; on disait qu'en les exploitant à son profit, il pourrait non-seulement payer à l'administration le dédit de son marché, mais encore réaliser d'importants bénéfices.

Le général en chef avait eu l'intention de limiter à un mois la durée de l'expédition ; ce délai allait expirer et les mules étaient loin d'être rassemblées ; il ne voulait cependant, à aucun prix, se priver de la coopération d'un de ses régiments en prolongeant l'occupation de Tampico. Dans le principe, l'amiral Jurien n'avait pas été favorable à l'opération, mais il trouvait que, puisqu'elle avait été entreprise, il fallait en tirer toutes les conséquences possibles ; si la présence d'une garnison française à Tampico avait pour résultat de priver Juarez d'une notable partie de ses revenus et de favoriser des mouvements en faveur de l'intervention de la part des généraux Mejia et Moreno, qui se tenaient entre San Luis et la mer, il pensait qu'on n'aurait pas à regretter cette diversion. Sa correspondance avec le général Forey sur cette question est fort intéressante. Voici une de ses lettres :

Vera-Cruz, 40 décembre.

« Je ne puis nier, mon cher général, que je n'aie eu une tendance très-prononcée à vous entraîner à une occupation illimitée de Tampico, mais soyez bien convaincu que je n'en ai laissé concevoir l'espérance à personne. Les habitants de Tampico ont su, dès le premier jour, que cette décision n'appartenait qu'au général en chef et que le général en chef n'avait à Tampico d'autre représentant que M. le colonel de la Canorgue. Vous savez, mon cher général, que j'ai toujours eu quelques doutes sur la prompte et fidèle exécution du contrat du général Lopez, mais j'aurais eu mauvaise grâce à élever des objections contre une expédition à laquelle

vous teniez essentiellement. Je ne puis avoir d'autre rôle ici que de travailler de mon mieux à seconder vos projets et croyez bien que je le ferai toujours avec le plus sincère et le plus affectueux dévouement. C'est ce dévouement même qui m'oblige à vous représenter les conséquences d'une évacuation complète de Tampico, si avant de nous retirer nous ne laissons la place en mains sûres. Ni les négociants français, ni les Mexicains, qui se sont compromis en restant en contact avec les envahisseurs ne voudraient attendre le retour des libéraux. Nos bâtiments devraient donner asile à de nombreux réfugiés et l'effet moral d'une expédition, qui a si bien réussi jusqu'à présent, serait loin d'être avantageux à la cause de l'Intervention. Mais je le répète, il n'appartient qu'à vous de juger ce qu'il convient ou ce qu'il est possible de faire. Si vous laissez un détachement à Tampico, je l'appuierai de tous mes moyens. Si vous n'en laissez pas, je dirai à tout le monde et je me persuaderai à moi-même que vous avez bien fait.

« Ayez confiance, mon cher général, dans mon loyal désir d'aplanir les difficultés contre lesquelles vous luttez avec tant d'énergie et permettez-moi d'oublier quelquefois la déférence que doivent m'inspirer vos longs et éclatants services pour ne me souvenir que de l'affection que vous m'avez si souvent témoignée. »

Le général en chef maintint l'ordre de faire revenir le 81^e de ligne, il laissa toutefois à l'amiral la faculté de garder Tampico avec ses propres ressources et un détachement de trois compagnies d'infanterie de marine, c'est-à-dire environ deux cents hommes, qu'il mit à sa disposition. L'amiral crut d'abord cette combinaison possible, mais il se rendit bientôt compte des difficultés, pour une aussi faible garnison, de résister à un ennemi dont les forces s'accroissaient sans cesse. Le soin d'occuper et de défendre ce port eût été pour l'escadre une charge trop lourde. L'évacuation fut résolue (1). Le chiffre des troupes libérales qui entouraient Tampico s'élevait alors à près de 2000 hommes.

(1) La marine avait déjà perdu 1200 hommes en gardant Vera-Cruz; ces sacrifices ne pouvaient se continuer sans de graves inconvénients. Les troupes de mer, pas plus que celles de terre, n'étant à l'abri du climat meurtrier des terres

Le colonel de la Canorgue, qui ne voulait pas se laisser enfermer dans la place, avait fait sortir plusieurs reconnaissances. Le 21 décembre, une de ces colonnes eut à quelques kilomètres en avant d'Altamira une rencontre assez sérieuse avec l'ennemi.

Le 22 décembre, des canots portèrent un petit détachement d'environ deux cents hommes sur la rive droite du fleuve, afin de débusquer l'ennemi, qui avait pris position à Pueblo Viejo; les embarcations s'échouèrent à une trop grande distance de la plage et, après une fusillade qui coûta deux tués et vingt blessés, il fallut donner le signal de la retraite. L'expédition fut reprise le lendemain en débarquant sur un point un peu plus éloigné, mais les Mexicains quittèrent Pueblo-Viejo avant l'arrivée de la colonne française, pour y rentrer aussitôt après son départ.

Le 28 décembre, un engagement eut encore lieu au nord de la ville; ce fut le dernier, l'ordre d'évacuation était donné; quatre cents habitants, qui avaient témoigné des sympathies

chaudes, l'amiral demanda au ministre de la marine la création, dans le plus bref délai, de bataillons coloniaux formés avec des hommes de couleur pris, soit au Sénégal, soit aux Antilles, sans quoi on serait exposé à voir les troupes européennes se fondre les unes après les autres (A).

La marine avait en effet de trop cruelles épreuves à supporter, même sur les bâtiments qui tenaient la mer, pour qu'elle pût se charger de la garde des postes à terre. On avait dû renvoyer à New-York le *Masséna*, dont l'équipage était épuisé; la *Grenade*, qui se trouvait devant Carmen, avait eu à la fois quarante-cinq hommes malades, et dans ce nombre tous ses officiers, tous les maîtres moins un. Vingt et un hommes étaient morts à la date du 8 novembre; il avait fallu qu'elle complétât son équipage par des levées à bord des bâtiments marchands, et qu'on lui envoyât des matelots noirs (B).

A la fin du mois de novembre, la *Normandie*, avait perdu vingt-quatre hommes, parmi lesquels trois de ses chirurgiens et trois officiers. L'épidémie à bord de cette frégate prit de telles proportions, qu'on fut obligé de l'envoyer au

(A) Du 12 juillet au 29 octobre, on avait successivement débarqué 280 marins pour le service à Vera-Cruz. Quinze ou vingt jours après leur débarquement, ils entraient généralement à l'hôpital. — Lettre de l'amiral, 29 octobre.

(B) Rapport du commandant de l'*Eclair*, 26 novembre.

1862.

aux troupes françaises et craignaient les vengeances des libéraux, furent pris à bord des bâtiments de l'escadre. Le 1^{er} bataillon du 81^e fut embarqué le 2 janvier ; de violentes et fréquentes tempêtes forçant à chaque instant les navires à s'éloigner d'une côte sans abri, les opérations du rembarquement ne furent terminées que le 22 de ce mois. Pendant cette période, les bâtiments se virent forcés de quitter sept fois la rade pour aller recevoir les coups de vent en pleine mer. La ville fut évacuée le 13 janvier et les dernières troupes (c'est-à-dire 320 hommes du 81^e et 60 marins) restèrent campées sur la plage, du 17 au 22 janvier, sans pouvoir communiquer avec l'escadre ; une force ennemie supérieure en nombre avec plusieurs pièces d'artillerie se tenait à peu de distance, se bornant à les observer.

Ces derniers détachements embarqués, il fallait faire sortir la canonnière *la Lance* de la rivière, dont les eaux avaient beaucoup baissé ; comme on était à l'époque de la plus

moillage des Saintes, aux Antilles, pour y rétablir son état sanitaire. Elle partit le 20 décembre après avoir perdu son commandant, le capitaine de vaisseau Russell et quarante officiers ou marins, sur un équipage de 550 hommes. Elle laissa cent six hommes à l'hôpital ; on dut mettre à son bord un équipage noir de quatre-vingt-dix hommes et la faire escorter par *le Tourville*.

Dans de telles conditions, l'amiral trouvait que le service de la flotte devait se restreindre. Voyant en outre un grand inconvénient à la situation mal définie de l'amiral commandant dans le golfe à l'égard du général commandant en chef, il demanda à plusieurs reprises qu'il fût constitué à Vera-Cruz, avec deux ou trois transports, des bâtiments de flottille, le stationnaire et les marins de la direction du port, une station locale à l'entière disposition du général commandant en chef. Cette petite division permettrait à celui-ci de faire opérer sur la côte les mouvements rendus opportuns par la situation politique et militaire de l'intérieur du pays, et comme il en disposerait directement, il n'y aurait plus à craindre qu'il demandât à la marine un concours hors de proportion avec ses moyens d'action. Les grands bâtiments et les avisos rapides formeraient alors une division d'observation qui seconderait la station locale, mais dont la mission serait surtout de maintenir dans le golfe l'ascendant du pavillon.

Cette demande ne fut pas accueillie.

1862.

grande marée du mois, tout espoir de la sauver n'était pas perdu ; cependant, bien qu'elle eût été allégée autant que possible et, malgré toutes les précautions, elle s'échoua et fut vivement canonnée par deux pièces mexicaines, qui vinrent se mettre en batterie à 1200 mètres. L'artillerie de *la Tempête* et de *la Tourmente* (deux autres canonnières restées en dehors de la barre) réduisit au silence les pièces ennemies, mais l'amiral, ayant reconnu l'impossibilité de renflouer la canonnière échouée, donna l'ordre de l'incendier et de la détruire à coups de canon.

Ainsi se termina cette expédition sans autre résultat que l'acquisition de deux cents et quelques mulets à un prix fort élevé. Aussitôt arrivé à Vera-Cruz, le 81^e de ligne s'achemina vers Orizaba.

Sans attendre que les moyens de transport fussent aussi complets qu'il l'eût désiré, le général en chef s'était décidé à porter une partie de ses troupes au delà des Cumbres. Le 1^{er} décembre, deux colonnes d'un effectif de 5,700 hommes et placées sous les ordres du général Douay, s'avancèrent l'une par la route d'Acultzingo, l'autre par celle de Maltrata. Le général Douay franchit les Cumbres d'Acultzingo que l'ennemi ne chercha pas à défendre et porta son quartier général à San Agustin de Palmar. Le colonel L'Hériller suivit le chemin de Maltrata pour s'établir à San Andrés-Chalchicomula ; il rencontra les avant-postes mexicains à peu de distance de cette ville ; comme il prenait des dispositions d'attaque, on vint le prévenir que ses adversaires battaient en retraite ; un escadron de chasseurs d'Afrique s'élançant à leur poursuite atteignit et chargea, à un kilomètre au delà de San Andrés, un corps d'environ cinq cents hommes auquel il fit quelques prisonniers.

Le corps
expéditionnaire
s'avance
sur le plateau
d'Anahuac.

1862.

Les environs de Palmar et de San Andrés sont riches et bien cultivés. Les récoltes étaient encore sur pied dans la plupart des localités, aussi le mouvement des colonnes françaises avait-il été fort opportun pour empêcher l'ennemi de se les approprier ou de les détruire. On put se procurer du blé et surtout du maïs ; les moulins de Palmar, de San Andrés et de la Cañada le transformèrent en farine ⁽¹⁾, ce qui permit de faire vivre les troupes plus facilement qu'on ne l'avait pensé d'abord ; en effet, les ressources de toute nature abondent sur le plateau d'Anahuac ; si l'armée avait pu s'établir plus tôt dans cette région, elle n'aurait pas été obligée de faire venir ses vivres de Vera-Cruz au prix d'énormes fatigues et de dépenses considérables.

Une colonne fut envoyée à Tehuacan, où l'on offrait au Trésor une quantité assez importante de numéraire (400,000 francs environ), dont l'armée avait toujours grand besoin. L'administration s'y procura également du sel, que l'on exploite dans les environs de cette ville. Cette colonne rallia ensuite le général Douay qui, le 1^{er} janvier, avança ses lignes jusqu'à Quetcholae et Tecamachalco. L'ennemi se retirait devant nos troupes, mais ses avant-postes restaient toujours à peu de distance. D'ailleurs les populations reprenaient confiance ; à Palmar et à San Andrés les habitants

(1) Le maïs, qui forme la majeure partie des cultures et dont les habitants font la base de leur alimentation, offrait une ressource précieuse. Au Mexique, les galettes de maïs ou *tortilles*, à la confection desquelles les femmes du pays passent une grande partie de leur journée, tiennent lieu de pain. Il n'existe de boulangeries qu'en petit nombre et seulement dans les villes. Les manutentions de l'armée mêlèrent la farine de maïs à la farine de blé dans la proportion du tiers et quelquefois de la moitié, et l'on obtint ainsi du pain d'assez bonne qualité. On put alors rétablir la ration à son poids normal de 750 grammes. Le maïs en grain était distribué aux chevaux, qui le préféraient de beaucoup aux avoines venues de France et échauffées par la traversée ; enfin les tiges de maïs sèches ou vertes (*zacate*) tenaient lieu de paille et même de foin.

1862.

organisèrent des gardes civiles pour résister aux guérilleros et sauver leurs récoltes de la destruction, auxquelles les condamnaient les décrets du gouvernement mexicain.

Ces premières positions sur le plateau étant prises, le général en chef fit également porter plus en avant les troupes qui avaient suivi la route de Jalapa. Le défilé, qui conduit de cette ville sur le plateau d'Anahuac, est commandé par un petit fort placé au pied du Cofre de Perote près de la ville du même nom. Comme il pouvait arriver que les Mexicains cherchassent à disputer le passage, le général en chef prescrivit au général Bazaine, resté jusqu'alors à Vera-Cruz, de rejoindre avec quelques troupes le général de Bertier à Jalapa et de prendre la direction de ce mouvement. Il se résolut à faire concourir aussi à cette opération les contingents alliés du général Marquez.

D'après une situation du 4^{er} décembre, l'effectif de ces contingents était de 1300 hommes d'infanterie, 1100 cavaliers, 50 artilleurs et un nombre fort considérable d'officiers isolés ⁽¹⁾, que l'on réunit plus tard en escadron d'élite sous le commandement du général Taboada. Le général Marquez faisait de grands efforts pour organiser ses soldats et en tirer quelque parti, mais il était mal secondé par la plupart de ses officiers. Jusqu'à l'époque de son arrivée à Orizaba, le général Marquez n'avait occupé dans les troupes de la réaction qu'une position secondaire sous les ordres du général Zuloaga. A la suite de certaines contestations, celui-ci lui avait même retiré son commandement pour

Situation
des forces alliées
du général
Marquez.

(1) On comptait deux généraux de division, huit généraux de brigade, trente-huit colonels, trente-sept lieutenants-colonels, soixante-dix chefs de bataillon, deux cent deux capitaines, cent soixante-six lieutenants, cent quatre-vingt-douze alferes. (Situation au 1^{er} octobre.)